

Show philosophique



Serge Bagdassarian, Pierre Louis-Calixte et Thierry Hancisse (de g. à dr.), trois grands comédiens pour animer ce théâtre d'ombres philosophique.

THÉÂTRE

LE BANQUET de Platon

Traduction de Luc Brisson,
adaptation de Frédéric Vossier.
Mise en scène de Jacques Vincey.
À Paris, Studio Théâtre
de la Comédie-Française
(01.44.58.98.58), jusqu'au 9 mai.
À 18 h 30. Durée : 1 h 30.

Le texte a plus de vingt siècles. Dit sur scène, pratiquement sans artifice - une boîte noire d'où jaillissent des âmes illuminées ; des fantômes de verres posés sur un fantôme de table - « Le Banquet » de Platon a l'allure d'un spectacle d'avant-garde, d'un psychodrame sans âge où tout peut arriver. Platon n'aimait pas trop le théâtre. Pourtant, au Studio Théâtre de la Comédie-Française, dans la mise en scène sobre et subtile de Jacques Vincey, le best-seller du philosophe grec se métamorphose en détonante pièce classique.

D'abord, on est plongé dans cette fête antique un peu brouillonne, où pour changer des habituelles libations, on décide de discourir. On est entre (beaux) garçons et le sujet qui s'impose est Eros. De Phèdre à Agathon chacun y va de son couplet un peu convenu, un peu précieux voire grotesque (Aristophane avec son homme coupé en deux), jusqu'à ce que parle le maître : Socrate. Le grand homme remet tout le monde à sa place : l'amour est désir du beau sans cesse renouvelé, quête du bien et de la vertu. La messe semble dite quand, patatras, coup de théâtre :

arrive Alcibiade, l'éphèbe éconduit par Socrate. Ivre, éméché, il s'en prend à cet homme, ange ou démon, qui se refuse à lui... mais sa diatribe ironique devient vite chant d'amour. Frustration, désir inassouvi : le vrai visage d'Eros. CQFD...

Un banquet du fond des âges

Trois grands comédiens français animent ce théâtre d'ombres philosophique et joyeux, interprétant chacun plusieurs rôles. Thierry Hancisse joue les plus sages, Socrate en tête. Avec un demi-sourire, une grâce presque féline, il est la force tranquille de la pensée - caustique, bonhomme, puis brillante comme un diamant, quand celle-ci « résout » l'énigme de l'amour. Serge Bagdassarian, lui, joue les clowns : irrésistible dans le monologue d'Aristophane (laborieusement entamé après une crise de hoquets), il est carrément hilarant lorsqu'il « entonne » l'hymne ampoulée d'Agathon - façon Dalida période « Paradisco ». Pierre Louis-Calixte incarne avec brio deux personnages antagoniques : le très sérieux et terne Eryximaque et le flamboyant et hâbleur Alcibiade. De spectacle en spectacle, ce comédien prend de l'épaisseur et s'affirme comme une des références de la troupe.

Quant à nous spectateurs, invités surprises à ce banquet du fond des âges, nous buvons chaque parole des noceurs érudits, qui nous font remonter le temps et revenir à l'essentiel, à la source de la vie : l'amour. La philosophie devient si belle, si évidente et indispensable lorsqu'elle se fait théâtre.

PH. C.

Une mise en scène épurée et très sobre afin de communiquer au public toute la saveur de cette joute philosophique. De gauche à droite, Serge Bogdassarian, Pierre Louis-Calixte et Thierry Hancisse.



« LE BANQUET », À DÉGUSTER AU FRANÇAIS

Studio-Théâtre de la Comédie-Française, Galerie du Carrousel du Louvre, 99, rue de Rivoli (1^{er}). **Tél.** : 01 44 58 98 58. **Horaires** : à 18 h 30, du mercredi au dimanche, exceptionnellement, le 30 avril à 18 heures. Relâches les 3 et 4 avril et 1^{er} mai. **Places** : de 8 à 17 €. **Durée** : 1 h 30. Jusqu'au 9 mai.

Jacques Vincey adapte *Le Banquet* de Platon (428-347 avant J.-C.) avec la troupe de la Comédie-Française. Traité de façon incroyablement moderne et vivante, le sujet touche plusieurs générations. À Athènes, Agathon offre un banquet pour fêter un concours de tragédie qu'il a remporté. Parmi les convives se trouvent Socrate, Phèdre, Diotime, Aristophane, Eryximaque, Apollodore – qui rapporte les propos des uns et des autres –, Aristodème et Alcibiade. Au menu, des libations, puis des beuveries mêlées à des discours. Et surtout plusieurs éloges de l'amour. Dont le vrai, le pur, un dépassement de soi, dont Socrate – considéré comme le père de la philosophie occidentale – fait l'apologie. « *Les yeux de l'esprit ne commencent à être perçants que*

quand ceux du corps commencent à baisser. » Quand arrive son tour, passablement éméché, au lieu d'Eros, Alcibiade célèbre Socrate, dont il est amoureux.

♥♥♥ Traduit en français par Luc Brisson, ce dialogue, voire cette joute philosophique, se prête très bien à l'art du théâtre. Sous la houlette de Jacques Vincey, qui a opté pour une mise en scène sobre et épurée, et une dramaturgie

Aristophane entre au répertoire du Français

Le 10 avril, Aristophane entrera au répertoire de la Comédie-Française avec *Les Oiseaux*, dans une traduction et une mise en scène d'Alfredo Arias. Le grand poète (environ 445-385 avant Jésus-Christ) a donné ses lettres de noblesse à la comédie en composant une quarantaine, dont onze seulement sont parvenues jusqu'à nous. Ses « oiseaux », qui ressemblent étrangement aux Athéniens, lui permettent d'épingler les travers de ses contemporains. Catherine Salviat, Catherine Hiegel, Alain Lenglet, Nicolas Lormeau ou Céline Samie joueront la pièce.

dépouillée de Frédéric Vossier, il prend ici toute sa saveur. Comédien lui-même, le premier est au service des mots de Platon. Tous vêtus de noir, les trois interprètes sont ainsi au plus près du texte. Chacun incarne impeccablement plusieurs « personnages ». Thierry Hancisse prête notamment sa verve à Socrate et à Phèdre, Pierre Louis-Calixte est un Alcibiade passionné, et Serge Bagdassarian divertit, dans le sens que lui donnera plus tard Pascal, dans le costume d'Agathon, puis dans celui d'Aristophane. Le hoquet de ce dernier, entrecoupé d'éternuements intempestifs, interrompt le discours d'Eryximaque et arrache des rires au spectateur. Plus sérieusement, le poète s'attarde sur l'idée que chaque homme est à la recherche de sa moitié. Une pensée qui parle au public, lequel s'interroge à son tour sur sa propre définition de l'amour. À la sortie du Studio-Théâtre, les conversations vont bon train. Les plus jeunes ont envie de se précipiter dans une bibliothèque ou une librairie à la recherche du Banquet, leurs aînés se remémorent leurs cours de philosophie.

NATHALIE SIMON

La philosophie à l'assaut des planches

Enquête sur le dialogue fécond de ces deux domaines de la pensée, alors que « Le Banquet » de Platon est mis en scène au Studio Théâtre de la Comédie-Française

Plateau noir, effets de cadre et de profondeur : Socrate a trouvé au Studio Théâtre de la Comédie-Française un écrin pour son *Banquet*. Le philosophe grec y est à son aise, pourtant le pari du maître d'œuvre, Jacques Vincey, n'était pas des plus faciles : monter sur scène un texte philosophique qui n'était pas destiné à vivre sur les planches.

Difficulté redoublée dans le cas de Platon, dont on sait qu'il développa dans *La République* un discours très critique sur le théâtre, art des apparences et de l'imitation, lui préférant la philosophie, capable de conduire par la raison jusqu'à la contemplation du Bien.

« Il fallait inventer une forme pour restituer cette œuvre mythique qui se sert du théâtre tout en s'en défiant et donner chair aux idées sans les écraser sous leur représentation », avance avec prudence Jacques Vincey. Jouant contre Platon lui-même de la théâtralité de ses dialogues, le metteur en scène a misé sur les potentialités de l'art théâtral, capable d'« explorer les liens secrets qui unissent la visibilité du monde sensible et l'invisibilité de la pensée ».

Donner chair aux idées

Donner chair aux idées : voilà ce qui, dans le théâtre, a séduit bien des philosophes depuis le siècle des Lumières, qui fit rupture avec la méfiance platonicienne puis chrétienne à l'égard de cet art. Rousseau et Diderot, Camus et Sartre ont exploré cette veine.

Plus récemment, le philosophe Alain Badiou s'est inscrit dans cette tradition avec sa *Tétralogie d'Ahmed*. « Ce que la philosophie veut faire conceptuellement – donner à penser la condition humaine et ses contradictions –, le théâtre donne à le voir, souligne-t-il. Mais donner à voir, c'est aussi donner à penser, alors qu'inversement, quand on donne à penser, on ne donne peut-être pas assez à voir... »

Cette parenté entre philosophie et théâtre ne doit pas faire oublier les difficultés de leur rencontre. L'expérience tentée cet hiver par Pascal Rambert au Théâtre de Gennevilliers le manifeste. La pièce *Une (micro-)histoire économique du monde*, dansée, qu'il a créée, fresque en tableaux de l'histoire de la pensée économique, faisait intervenir sur scène éric Méchoulan, philosophe professionnel.

Idee appétissante mais résultat décevant : ses paroles donnèrent le plus souvent l'impression d'être plaquées sur la scène, faute de ressort dramaturgique.

Le théâtre, éveilleur de consciences

« Je ne crois pas que le philosophe soit à sa place sur scène », avance Yannic Mancel, conseiller artistique et littéraire au Théâtre du Nord (Lille). À la confusion des genres, il juge préférable un dialogue exigeant. « Le philosophe est important par les idées qu'il apporte au théâtre et par le regard qu'il porte sur notre travail. »

Nombre d'initiatives mêlent théâtre et philosophie. « Le théâtre a tendance à appeler la philosophie pour savoir si celle-ci a quelque chose à dire à notre époque désorientée », confirme Alain Badiou.

Cette quête ne se fait pas que sur les planches. Elle se vit aussi dans les espaces interstitiels du théâtre : les « écoles du spectateur » et les cafés-philo, à l'occasion de conférences philosophiques ou de lectures.

À Lille, le Théâtre du Nord a créé une école du spectateur conçue comme une université populaire « où le théâtre est un éveilleur de consciences ». Au Théâtre de la Cité internationale à Paris, des « apéros-philo » sont proposés avant certains spectacles, « comme un sas qui nous dispose à aller en bonne compagnie à la rencontre du spectacle et de ses utopies », explique Bernard Benattar, philosophe et animateur.

Au Théâtre de l'Odéon, à Paris, un cycle de « Traversées philosophiques » a même été inauguré cette année

avec succès. Des philosophes comme Giorgio Agamben ou Slavoj Žižek ont été invités à lire certaines de leurs pages, à les croiser avec d'autres textes de la tradition philosophique, avant d'engager un dialogue avec le public.

« Ces rencontres sont l'aboutissement de notre désir de faire entendre la philosophie, estime Paul Rondin, son secrétaire général. Nous avons la prétention de penser que le théâtre est détenteur de l'écoute, qui est devenue une chose rare dans notre société. Toutes les littératures doivent pouvoir se retrouver chez nous. »

« Le théâtre est un lieu naturel pour la philosophie »

« Les théâtres sont des lieux naturels pour la philosophie, juge Gilbert Glasman, philosophe et responsable de l'association CitéPhilo, qui propose chaque année des débats philosophiques à Lille. Ce sont des lieux de rencontre, des lieux incarnés, des espaces de culture et de pensée, mais aussi de beaux endroits où on a envie de se retrouver. » Pour lui, le théâtre permet à la philosophie « d'élargir son public en allant à la rencontre de ceux qui viennent d'abord par amour du théâtre ».

Quête de sens et recherche d'un nouveau lien social : théâtre et philosophie parviendraient-ils ensemble à conjuguer deux demandes très fortes ? « Dans notre société très dématérialisée, le théâtre permet de se retrouver pour être en contact avec l'écrit autrement qu'individuellement », confirme Paul Rondin.

Pour Yannic Mancel, le théâtre est bien « un lieu de résistance à un discours médiatique appauvri ». Ceux qui vont au théâtre et ceux qui achètent un livre de philosophie cherchent, selon lui, « la même chose : une autre parole que la pensée politique et économique actuelle, unique et consensuelle ».

Élodie MAUROT

Le Banquet de Platon à la Comédie-Française

Par Laurence Liban, publié le 23/04/2010 à 15:00

Une dizaine de copains se retrouvent après une nuit passée à boire. Ces camarades d'ivresse se nomment Socrate - lequel tient bien l'alcool - Agathon, Diotime, Aristophane - et son fichu hoquet - ou encore Alcibiade, qui illustre à lui seul la maxime "*In vino veritas*". Finalement, lassés de trinquer, ces messieurs se lancent un défi impromptu : prononcer à tour de rôle l'éloge d'Eros, dieu quelque peu négligé des orateurs "comme il faut". Commence alors un carrousel de discours savants sans doute, mais aussi alambiqués, malins, drôles, sérieux, revanchards, agressifs... Du nanan pour les trois comédiens qui se partagent les rôles sous la houlette du metteur en scène Jacques Vincey, dont on reconnaît bien là l'esprit de finesse et l'humour. Voici d'abord Thierry Hancisse : il est Socrate et quelques autres, droit dans ses bottes et philosophe dans tous les sens du terme. Puis arrive Pierre-Louis Calixte, le comique du trio, mou et croquant, sucré et salé, humide et sec. Entre enfin Serge Bagdassarian, dans sa splendeur généreuse, doux, lisse, chaud, ondoyant. Et l'on se régale de ce buffet philosophique, un peu fourni tout de même, mais franchement succulent.

LE BANQUET, de Platon. Studio de la Comédie-Française, Paris (Ier). Jusqu'au 9 mai.

NOTE: BON

La Terrasse

Le journal de référence de la vie culturelle



Critique / Le Banquet

A ceux qui croient que philosophie rime avec sérieux, abstraction, et déconnexion du réel, Jacques Vincey propose un

Banquet où le désir menace sérieusement l'amour de la sagesse.

Dans *le Banquet* de Platon, les convives sont réunis pour fêter la victoire d'Agathon à un concours de tragédie, mais ils renoncent à s'enivrer, fatigués qu'ils sont des agapes. En outre, ils craindraient d'affecter ainsi leurs capacités intellectuelles et se méfient de l'extraordinaire capacité de Socrate de rester sobre en buvant. Car, pour se divertir, ils ont choisi de faire le concours du meilleur éloge de l'amour. Paradoxal : on laisse de côté la chair pour célébrer la parole et on privilégie l'esprit pour traiter du désir ! Chacun des commensaux s'y essaye. Phèdre, Eryximiaque et Aristophane avec sa célèbre théorie des androgynes coupés en deux par les Dieux, qui recherchent leur moitié perdue dans tout l'univers.

Gourou illuminé

Beaucoup sont ridicules : Aristophane, qui hoquette sans cesse, Agathon, dans son contre-emploi : beau jeune homme incarné par le gros quinquagénaire Serge Bagdassarian, il illustre la thématique du pouvoir trompeur des apparences. Celle-ci est au cœur de la philosophie de Platon, on le sait, mais encore plus dans la représentation qu'en propose Vincey. L'étagement de la scénographie en rectangles imbriqués les uns dans les autres évoque d'ailleurs la perspective de la caverne. En même temps, elle illustre l'enchâssement des discours qui préside au *Banquet* : le narrateur de Platon rapporte qu'Appolodore lui a rapporté que Phénix lui avait rapporté qu'Aristodème lui avait rapporté que Socrate avait rapporté ce que lui avait dit Diotime au sujet de l'amour ! La fragilisation du statut de la parole, le pouvoir manipulateur du verbe et la dissimulation par les mots sont des thèmes éternels du théâtre qui émergent d'eux-mêmes de l'œuvre de Platon. Celui-ci a pourtant largement critiqué l'art dramatique. Revanche ? Réconciliation ? Vincey rend un hommage respectueux à l'humour du philosophe et à la théâtralité de ce dialogue. Et Socrate aux pieds nus, finement interprété par Thierry Hancisse, présente alternativement une sagesse impassible, des airs de je-sais-tout, un brin doctes et méprisants, et une humilité de façade. Ces métamorphoses en font un véritable acteur, et à l'acmé de son récit, il se transforme en gourou illuminé, baigné d'une aveuglante lumière, dont on ne sait si c'est celle de la vérité ou un moyen de sa persuasion. Sage ou manipulateur ? C'est en réintégrant Socrate dans le théâtre du monde que Vincey exerce sa liberté. Au milieu du spectacle : Alcibiade aviné déboule avec sa chemise blanche débrillée, assumant son désir quand les autres convives, tout de noir vêtus, voulaient se montrer purs esprits. L'enjeu de la parole était de se désincarner pour accéder à la vérité. Revient avec Alcibiade l'ivresse de la parole, un désir qui n'est pas que celui des Idées, la vie, le théâtre. A ce moment-là, suggère Vincey, peut commencer le vrai Banquet.

Eric Demey

Le Banquet, d'après Platon. Mise en scène de Jacques Vincey. Spectacle vu au Théâtre de l'Ouest Parisien. Du 25 mars au 9 mai 2010 au Studio-théâtre de la Comédie Française à 18h30. Relâche les 3, 4 avril et 1^{er} mai. Réservations au 0825 10 1680. Durée du spectacle : 1h30.

"Le Banquet", festin théâtral de choix

LE MONDE | 28.04.10 | 17h53 • Mis à jour le 28.04.10 | 17h53

XXXXXXXXXXXX

a Comédie-Française voyage dans l'Antiquité grecque, ce printemps. Avec des bonheurs divers : salle Richelieu, Aristophane et ses *Oiseaux* se font massacrer par Alfredo Arias ; dans la petite salle du Studio-Théâtre, *Le Banquet*, de Platon, brille de tous les feux de l'intelligence. Le metteur en scène Jacques Vincey et ses trois éblouissants comédiens font de ce dialogue philosophique vieux de plus de deux millénaires une fascinante machine théâtrale d'aujourd'hui, explorant les chemins tortueux de l'amour et du désir.

Imaginez une soirée entre copains bien arrosée. A Athènes, Agathon, qui a gagné un concours de tragédie, a réuni chez lui quelques amis pour fêter cette victoire. Au bout d'un moment, fatigués de boire, les convives décident de se lancer dans une joute philosophique pour célébrer Eros.

Après les discours creux et formels des sophistes (Phèdre, notamment), après les broderies verbales précieuses d'Agathon, vient le tour d'Aristophane, et de sa célèbre théorie de l'androgynie, qui veut que les êtres humains, qui au départ étaient de trois sexes, mâle, femelle et hermaphrodite, n'aient de cesse de retrouver dans l'amour la moitié dont ils ont été cruellement séparés. Enfin, après tous ces cabotins, arrive Socrate. Avec l'autorité calme du maître, il recadre tout le monde : l'amour est désir du beau et du bien, contemplation du vrai. Amen (si l'on peut dire). Mais Platon ne serait pas Platon s'il s'en tenait à cette noble leçon. Le philosophe relance son vertigineux théâtre de pensée avec l'arrivée fracassante, dans ce *Banquet*, d'un personnage complètement ivre, Alcibiade.

L'éphèbe, amoureux malheureux de Socrate - "*Socrate, ce charmeur de rats, cet Athénien malicieux et amoureux, qui faisait trembler et sangloter les jeunes gens les plus pleins d'eux-mêmes*", écrivait Nietzsche -, s'en prend au maître qui se refuse à lui... ne faisant ainsi qu'attiser son désir de manière insupportable.

Alcibiade est pathétique, mais aussi profondément touchant, dans son amour-haine, son désir déçuplé par le manque. Vingt-quatre siècles avant Lacan, qui était d'ailleurs fasciné par ce *Banquet*, Platon dessine, au-delà des beaux discours, ce qui est souvent le vrai visage d'Eros, pour les pauvres humains que nous sommes. *Le Banquet* se termine malgré tout dans la paix et la sérénité, avec un Socrate rayonnant de maîtrise de soi comme idéal platonicien.

Ce théâtre-là, qui n'oublie pas d'être drôle et qui, comme le disait Antoine Vitez, fait "*voir la force violente des idées, comment elles ploient et tourmentent les corps*", n'advierait pas sans trois grands comédiens. Chacun d'eux incarne plusieurs rôles, et chacun est d'une singularité totale dans la manière de rendre les idées on ne peut plus charnelles.

Serge Bagdassarian, baroque, rabelaisien, incarne Agathon et Aristophane. Thierry Hancisse, magistral, petit sourire ironique en coin, joue les sages - vrai ou faux, Socrate et Phèdre - avec une séduction féline. Et Pierre Louis-Calixte, dans les deux rôles antagonistes du terne Eryximaque et du trublion Alcibiade, sidère une fois de plus par sa présence d'une force et d'une liberté presque inquiétantes.

Le magnifique dispositif scénique imaginé par Jacques Vincey et son scénographe, Mathieu Dupuy, est digne d'un Platon, qui avait fait inscrire au fronton de l'Académie : "*Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre.*" Cette succession de cadres noirs enchâssant les comédiens eux-mêmes vêtus de noir, derrière la longue table du banquet où étincelle la pureté des verres (travail de la lumière très subtil de Marie-Christine Soma), forme un écrin des plus raffinés pour ce divin *Banquet*.

Le Banquet, de Platon (traduit du grec ancien par Luc Brisson). Adaptation : Frédéric Vossier. Mise en scène : Jacques Vincey. Comédie-Française, Studio-Théâtre, galerie du Carrousel du Louvre, 99, rue de Rivoli, Paris-1^{er}. M^o Palais-Royal. Tél. : 01-44-58-98-58. Jusqu'au 9 mai. Du mercredi au dimanche, à 18 h 30. De 8 € à 17 €. Durée : 1 h 30.

Comedie-francaise.fr.

Fabienne Darge

Article paru dans l'édition du 29.04.10